

*« Se pourrait-il qu'il n'y ait pas de fin à la profondeur de la terre,
et à l'immensité de l'éther,
comme tant de mortels l'affirment en un flot de vaines paroles
sans rien voir du grand tout. »*

Empédocle ¹

La parole grecque : analyse d'une origine et d'une originalité

Il s'agit du VI^e siècle avant notre ère, aux deux extrémités d'un domaine dont la géométrie est fractale : sur les côtes de l'Asie Mineure d'une part, la Grande Grèce d'autre part. En ces temps-là, ouverte sur la Méditerranée occidentale, en liaison avec ses comptoirs de la Propontide et du Pont-Euxin, Milet, sur le Méandre, était riche de ses marchands, de ses navigateurs, riche de ses hardiesses singulières. L'Ionie, aux frontières du royaume de Lydie, est le lieu d'une éclaircie, de métamorphoses : Thalès, Anaximandre et plus tard Héraclite d'Éphèse sont les artisans du *logos*. Vers l'autre rive, à l'Ouest, Agrigente, Élée..., voici les cités d'Empédocle et de Parménide. C'est là, et dans quelques fragments mutilés ou aphorismes véritables, dans les citations des successeurs des penseurs antéplatoniciens ou dans les commentaires des doxographes, – « ceux qui transcrivent les opinions » –, qu'il faut chercher la mémoire d'une civilisation. Malgré les blessures du temps, les gloses, les multiples leçons des manuscrits, les

¹. Empédocle, [DK 31 B 39], trad. (ici et plus loin) Y. Battistini.

relectures...

La naissance de la pensée rationnelle, au moment de la mise en ordre de l'espace politique de la cité ¹, est le signe, en terre d'Occident, d'une aventure unique, audacieuse : on parle de « philosophie » et de « science ». Selon la tradition le *logos* s'oppose au *muthos*. Il s'agit, – mutation fulgurante ou transition progressive –, du passage d'une intelligence du monde à une autre ².

Aristote évoque l'hypothèse défendue par certains (sans doute Platon) que les « théologoi », ceux qui expliquaient la nature des choses par le mythe, comme c'est le cas pour Homère et Hésiode, auraient compris, à la manière des « physiologoi », que les principes matériels sont à l'origine de tout :

« Effectivement, ils donnent l'Océan et Téthys comme auteurs de la génération du monde. » ³

Dans ces conditions, la physique des Ioniens placerait, dans le domaine de l'abstraction, un système d'explication déjà en essence dans les cosmogonies primitives. C'est l'hypothèse de la continuité entre l'univers du *muthos* et du *logos* défendue par F. M. Cornford ⁴. Les concepts des Ioniens seraient le résultat de la transposition des divinités anciennes.

¹. Voir P. Lévêque et P. Vidal-Naquet, *Clisthène l'Athénien. Essai sur la représentation de l'espace et du temps dans la pensée politique grecque de la fin du VI^e siècle à la mort de Platon*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Paris, Les Belles Lettres, 1964. On retrouve dans les représentations cosmologiques et politiques le même vocabulaire valorisant le centre et l'absence de domination. Pour J.- P. Vernant dans les *Origines de la pensée grecque*, quadriges, P.U.F., 1981, la pensée rationnelle est « fille de la cité ».

². Voir Y. et O. Battistini, *Les Présocratiques*, Fernand Nathan, « Les Intégrales de philosophie », 1990.

³. Aristote, *Métaphysique*, A, 3, 983 b, trad. Jean Tricot.

⁴. F. M. Cornford, *From Religion to Philosophy : a study in the origins of western speculation*, Londres, 1912.

Mais, si le vocabulaire des présocratiques est lié à la tradition de la parole sacrée, il y a une différence fondamentale : leur démarche est soutenue par l'hypothèse que la *physis* est compréhensible, sans l'intervention des dieux.

L'étymologie ¹ du mot *logos* libère des usages, éclaire les acceptions nouvelles, les continuités ou les ruptures, rend apparentes les harmonies cachées entre deux compréhensions différentes du monde, dont l'une annonce peut-être l'autre ². À l'origine un concept signifiant « cueillir », « recueillir ». Ce dernier dit une parole qualifiée souvent de sacrée et ne s'oppose donc pas au *muthos*. La parole du poète, « enthousiaste » parce qu'il a invoqué les Muses, filles de *Mnémosyné*, est parole de vérité et déchiffrement de l'invisible, à la frontière de l'Oubli et du Silence ³. Ce n'est que plus tard que le *logos* signifie la mise en ordre des connaissances de manière intelligible par la raison ; le *muthos* étant alors devenu parole d'illusion.

Pourtant Platon clôt la *République* sur ces paroles énigmatiques :

« Et c'est ainsi, Glaucon, que le conte [le mythe d'Er le Pamphylien] a été

¹. Pour M. Dixsaut, « La Rationalité projetée à l'origine » in *La Naissance de la raison en Grèce*, Actes du congrès de Nice, mai 1987, sous la direction de J.- F. Mattéi, P.U.F., 1990, p. 62 : « [...] lorsqu'il s'agit de l'étymologie des mots grecs, un redoublement s'opère. Car l'étymologie parle grec, le mythe étymologique se redouble de la mythologie du grec, de la langue, de la vision, de l'expérience, de la sagesse grecques. Dans les mots grecs parleraient non seulement les choses mais la vérité grecque de la chose, et la conception grecque du *logos* et de la vérité. »

². Voir les théories de F. M. Cornford (« Was the Ionian philosophy scientific ? », in *Studies in Presocratic Philosophy*, D. J. Furley and R. E. Allen eds., Routledge and Kegan Paul, 1970, vol. 1) opposées à celles de J. Burnet. Les travaux de G. Colli sur *La Sagesse grecque* (2 volumes parus aux éditions de l'Éclat, 1990, 1991) montrent bien les origines obscures de la sagesse que le savant italien voit chez Dionysos (vol. 1, p. 15) : « En fait, avec Dionysos, la vie apparaît comme sagesse, tout en restant la vie frémissante : là est le secret. En Grèce un dieu naît d'un regard exaltant sur la vie, sur un fragment de vie, que l'on veut arrêter. Et cela est déjà connaissance. » A. Jeannière (*Lire Platon*, Aubier, 1990) montre, en arrière-plan de l'œuvre de Platon, la tradition des mythes et rites orphiques. Le fait que la *République* se termine sur le mythe d'Er le Pamphylien est tout à fait significatif.

³. Sur la Mémoire et les relations entre Alétheia (« ce qui est tiré hors de l'oubli », le « non-oubli ») et Léthé dans la pensée mythique, voir M. Detienne, *Les Maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, François Maspero/Textes à l'appui, 1979.

sauvé de l'oubli et ne s'est point perdu. Il peut, si nous y ajoutons foi, nous sauver nous-mêmes. [...] »¹

Ainsi, sous le *logos*, une autre parole, non pas en opposition, mais en résonance. Elle lui donne, paradoxalement, force et richesse.

Pour l'historien de la pensée, ces jeux sur le langage élargissent les horizons.

Mais, selon une approche autre, les Grecs apparaissent comme des logiciens-nés. La parole de raison est en essence dans le réseau savamment tissé des mythes. La lecture de *Illiade* et de *Odyssée* semble le montrer. Certes, les philosophes transposaient souvent dans l'œuvre d'Homère les connaissances de leur temps : ainsi, chez Héraclite « Homère connaissait les lois des astres »², ainsi, pour Protagoras³ le poète épique est le premier de tous les *sophoi*... Bien sûr le *palaios logos*⁴ qui tente une « mise en ordre » du mythe lui reste toutefois subordonné. Cependant, cet arrangement des choses qu'on déchiffre chez Homère suggère des analogies profondes avec la pensée rationnelle des Ioniens, l'annonce et la prépare. Les mythes disent la beauté de ce qui vit et cristallisent le sens du divin, l'émotion⁵ devant le sacré, mais sont organisés d'une manière cohérente et, surtout, n'imposent

1. Platon, *République*, X, 621 c, trad. Émile Chambry.

2. Héraclite [DK 22 B 105].

3. Voir Platon, *Protagoras*, 316 d, trad. Léon Robin : « Ce que j'affirme, moi, c'est que l'art du sophiste est un art ancien, mais que ceux des Anciens qui l'ont exercé, par crainte de ce qu'il a d'importun, ont pris à cet effet un déguisement dont ils l'ont enveloppé : ceux-ci, la poésie, comme Homère, Hésiode, Simonide ; ceux-là, de leur côté, tels Orphée ou Musée, les initiations et les vaticinations [...]. » Protagoras emploie le mot « sophiste » dans le sens de « savant par son art ».

4. Platon, *Lois*, 715.

5. La manifestation du sacré est bouleversante. Les Grecs ont le mot *thambos*, pour qualifier ce frisson à la fois de terreur et d'émerveillement éprouvé devant le surnaturel, la présence de la divinité.

aucune doctrine religieuse ¹.

Par ailleurs, le comportement imprévu, – et donc humain –, des héros de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* ne correspond en rien aux types préétablis et codifiés que l'on retrouve dans les autres épopées ou mythes indo-européens. Georges Dumézil a mis en valeur l'absence paradoxale de l'idéologie des trois ordres en Grèce, à quelques exceptions près, dans le tableau comparatif des peuples indo-européens. Certes, l'héritage indo-européen existe, les étymologies de la langue grecque l'attestent, mais il n'a pas été conservé par des castes sacerdotales, comme c'est le cas chez les Celtes et en Inde avec les druides et les brahmanes. Les Grecs se seraient libérés très vite des catégories et des modes de pensée indo-européens, s'ouvrant, ainsi, les chemins du *logos*.

En tout cas, la « manière grecque de penser le monde » ² est une réalité difficile à approcher. Notre propos n'est pas, ici, de faire un catalogue des hypothèses sur les conditions de l'émergence du *logos* : la dimension historique, politique, ou sociale, les modifications des critères de vérité causées par la réapparition de l'écriture, ou encore l'absence d'interdits religieux... Réfléchir sur le *logos* en Grèce ancienne conduit plutôt, au-delà de difficiles et complexes modèles explicatifs, à suggérer l'ambiguïté d'une origine, l'histoire d'une originalité.

¹. Voir P. Mazon, *Introduction à l' « Iliade »*, Les Belles Lettres, 1967, p. 249 : « La vérité est qu'il n'y eut jamais poème moins religieux que l'*Illiade* » ; Hérodote, I, 60, trad. A. Barguet : « [...] depuis assez longtemps déjà le peuple grec s'était distingué des Barbares par plus de finesse et moins de sottise crétulité » ; M. Heidegger, *Héraclite*, Gallimard, 1973, p. 22 : « Les dieux des Grecs n'ont rien à voir avec la religion. Les Grecs n'ont pas cru à leurs dieux ».

². Voir J. Burnet, *Early Greek Philosophy*, Londres, A & C Black, 1930, trad. française : *L'Aurore de la philosophie grecque*, Payot, 1952, cité par E. Schrödinger, in *La Nature et les Grecs*, éditions du Seuil, 1992, p. 138 : « [...] dire de la science qu'elle est une "manière grecque de penser le monde", c'est la décrire tout à fait adéquatement. Voilà la raison pour laquelle la science n'a jamais existé que chez les peuples soumis à l'influence grecque. » (Ce passage est extrait de la préface à l'édition anglaise non reproduite dans l'édition française.) Depuis Zeller jusqu'à Reale la philosophie est interprétée, en général, comme une création spécifique du génie grec.

Quelques exemples choisis ¹ de la pensée des présocratiques disent les formes contradictoires, en apparence, de leur *logos*, les versants d'ombre et de lumière, secret d'une même sagesse.

Voici deux aspects de la parole d'Anaximandre :

« Anaximandre a soutenu que les cieux infinis sont des dieux » ² [DK 12 A 17]

« [...] La terre est élevée-en-l'air, sans rien qui la force ; elle demeure en place par son égal éloignement de toutes choses » [DK 12 A 11].

Dans le premier fragment, même en donnant au mot « dieux », pour le neutraliser, le sens de quelque chose de « suprême » comme le fait Marcel Conche (« En tout cela, il ne s'agit pas vraiment de théologie, mais seulement de cosmologie » ³), apparaît toute la complexité de l'enquête sur les penseurs présocratiques. On peut supposer en effet que si le vocabulaire des physiciens reste souvent le même, ce qu'il signifie est autre. Giorgio Colli, quant à lui, s'oppose à l'interprétation physique du discours d'Anaximandre imposée par Aristote. Il met en relation l'idée de la divinité des mondes chez Anaximandre avec le fond orphique ⁴ et la parole d'Empédocle. Le fait d'appeler les « cieux » des « dieux » se comprend dans la mesure où Anaximandre reprend, dans sa cosmologie, les thèmes de la pensée mythique pour qui les étoiles sont des divinités

Le deuxième fragment évoque, au contraire, la conception géométrique

¹. Certains des fragments qui suivent ont été utilisés par nous dans un texte, – *Le logos : une approche ambiguë* –, qui a été prononcé lors de la rencontre organisée à Nîmes (« La Naissance de la philosophie ») à propos des travaux de Giorgio Colli, le 14 mars 1992.

². Trad. M. Conche.

³. M. Conche, *Anaximandre, Fragments et témoignages*, *op. cit.*, p. 85.

⁴. G. Colli, *La Sagesse grecque*, t. 2, *op. cit.*, p. 296 11 [A3] et p. 306 11[B11]. Pour G. Colli, « Fragments orphiques » in *Pour une encyclopédie des auteurs classiques*, « Orphée est [...] la voix profonde – même si elle n'est pas unique –, de la Grèce, d'où jaillissent, en partie, la religion, la poésie, la philosophie. »

du « cosmos »¹, un monde rationnel fait de symétries et de réciprocité que l'on retrouve dans l'espace de la cité isonomique, où le pouvoir est placé au milieu. Le *logos* est, ici, à mettre en relations étroites avec la notion de souveraineté d'un groupe d'égaux dont la parole, commune à tous², est devenue l'outil essentiel de la politique, du débat public : « il a plu au peuple, il a plu à la cité... »³.

Chez Anaximandre, encore, le fragment [DK 12 A 30] :

« Dans les poissons naquirent d'abord les hommes. Nourris comme les requins et devenus capables de se porter secours, alors ils sortirent des eaux et prirent pied sur la terre. »⁴

Pour le Milésien, on le sait, les êtres vivants ont été engendrés dans l'« humide ». S'agit-il, ici, – transcription d'un « mythologème » en « philosophème » – de la trace de vieux mythes cosmogoniques que l'on

¹. Ce mot (*kosmos*) signifie à l'origine la parure, l'ornement, en particulier chez Homère. Il dit aussi l'arrangement, l'ordre (parfois avec un sens militaire ou politique). C'est avec les penseurs présocratiques que le mot désigne le monde comme un ensemble ordonné et structuré qu'il est possible de comprendre. Cependant le sens strict de « monde » ne semble apparaître qu'au IV^e siècle.

². Héraclite, [DK 22 B 2] : « Il faut donc suivre ce qui est commun, – universel. Or bien que le *logos* soit commun à tous, la plupart vivent comme si la pensée leur était possession particulière. », ou encore : « Penser appartient en commun à tous » [DK 22 B 113].

³. Le fragment d'Anaximandre [DK 12 B 1] : « Principe des étants : le non-limité... Ce dont il y a genèse pour les étants, vers cela aussi ils retournent et c'est leur destruction, selon la nécessité. Car ils se payent justice et châtiment les uns aux autres pour leur injustice selon l'ordre du temps » peut faire référence indirectement à la *polis*. Voir P. Vidal-Naquet, « La Raison grecque et la cité » in *Le Chasseur noir*, Maspero, Paris, 1981, p. 331 : « Comme chez Anaximandre, chaque élément exerce *tour à tour* (tel le citoyen dans la cité) son pouvoir dans le temps, mais l'égalité de la part qui revient à chacun détruit ce que leur domination a d'excessif. "Tout est plein à la fois de lumière et de nuit sans lumière, égales chacune." » De la même manière, il est significatif que les termes utilisés par Alcéméon de Croton (DK 24 B4) pour définir la santé qui est un état d'équilibre entre divers éléments, et la maladie, domination de l'un d'eux, soient des termes qui appartiennent au registre politique : respectivement *isonomia* et *monarchia*.

⁴. Comparez ce témoignage de Plutarque, *Propos de table*, VIII, 8, 4, 730 E, [DK 12 A 30] avec celui du Pseudo-Plutarque, *Stromates*, 2, [DK 12 A 10], d'Hippolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, I, 6, [DK 12 A 11] et celui de Censorinus, *Du jour de la naissance*, IV, 7, [DK 12 A 30].

retrouve chez Homère ¹ ou dans l'histoire de Deucalion et de Pyrrha ? S'agit-il au contraire d'une intuition géniale de la théorie de l'évolution ² ? L'homme est le seul à avoir besoin à sa naissance de soins nourriciers. C'est la raison pour laquelle Anaximandre suppose qu'à l'origine l'homme ne devait pas être comme il est aujourd'hui : il n'aurait pas survécu. L'hypothèse de la transformation des espèces est une explication logique et d'une audace intellectuelle étonnante. Une espèce, après une suite de modifications, en devient une autre :

« Il [Anaximandre] affirme que l'homme a été au commencement engendré à partir d'animaux d'espèce différente, compte tenu du fait que les autres animaux se nourrissent très tôt par leurs propres moyens, alors que l'homme est le seul à réclamer un allaitement prolongé : c'est pourquoi au commencement, l'homme n'aurait pu trouver son salut, si sa nature avait déjà été telle qu'elle est maintenant. » ³

Ce thème du Milésien resurgit chez Pline ⁴ et Lucrèce ⁵ : l'homme est abandonné, à sa naissance, sur la terre nue.

Pythagore, même si Aristote doute de son existence, serait, selon la tradition, théoricien de l'harmonie cosmique et de la mathématique, créateur de l'acoustique, mais aussi fondateur d'une communauté religieuse ⁶ et politique en Grande-Grèce. Il aurait uni, dans son approche du monde,

¹. Homère, *Iliade*, XIV, 246.

². C'est ce que se demandèrent Teichmüller, Zeller et Loenen. M. Conche, *Anaximandre, Fragments, op. cit.*, p. 219 précise qu'il ne s'agit pas d'évolutionnisme mais plutôt de transformisme. Peut-être devrait-on parler de philosophie du devenir ?

³. Pseudo-Plutarque, *Stromates*, 2, [DK 12 A 10].

⁴. Pline, *Histoire naturelle*, VII, 2.

⁵. Lucrèce, V, 222-227.

⁶. Xénophane s'est moqué de la théorie pythagoricienne de la métempsycose [DK 21 B 7] : « Un jour passant près de quelqu'un qui maltraitait son chien il [Pythagore] eut pitié, dit-on, et prononça ces mots : "Arrête, ne frappe plus ! Car elle est d'un ami cette âme, et je l'ai reconnue en l'entendant gémir". »

l'esprit des premiers physiologues d'Ionie – ces « hommes aux regards clairs » –, à la tradition de l'inspiration orphique. Il aurait été, selon Diogène Laërce, le premier à se dire « philosophe » et non « sage ».

Le prélude énigmatique du poème philosophique de Parménide est aussi difficile à déchiffrer, car la manifestation de la vérité est comprise comme la conséquence d'une révélation mystique, d'un rituel initiatique ¹ : les images qui accompagnent le récit se rattachent à une tradition, à une perception du monde très ancienne. Pourtant la démarche de Parménide, pour saisir la nécessité de l'être et dire l'impossibilité de concevoir le non-étant, car la pensée doit coïncider avec ce qui est, est logique. La Vérité qui triomphe de l'Opinion et de l'« apparaître », est le résultat d'une construction rationnelle.

La pensée d'Empédocle pose des questions du même ordre. Pour certains, comme Jean Bollack ², cette dernière s'inscrit dans le cadre de la cité qui dit l'unité et la diversité à la fois. E. R. Dodds voit chez le « philosophe » d'Agrigente un exemple de ce que pouvait être un chaman grec ³ ; pour Louis Gernet « en plein V^e siècle, Empédocle réédite étonnamment un type de mage » ⁴. L'autoportrait du fragment [DK 31 B 112] projette le phi-

¹. Pour Simplicius, (*Commentaire sur la Physique d'Aristote*, 146, 29 [DK 28 A 20]) le poème de Parménide est d'inspiration orphique : « Si Parménide appelle *ce qui est un* une sphère harmonieusement ronde, ne t'en étonne pas. C'est procédé de poète et fiction propre au mythe. Ainsi quand Orphée le nomme “œuf éclatant de blancheur”. » Voir aussi les interprétations de G. Legrand, *Les Présocratiques*, Bordas, Pour connaître, p. 131 qui voit plutôt une influence d'Homère et d'Hésiode : l'invocation à la Muse du Prologue relève plus du “merveilleux” poétique traditionnel que de la religion, du voyage initiatique comme l'interprètent Cornford ou Dodds.

². J. Bollack, *Empédocle, 1, Introduction à l'ancienne physique*, Tel, Gallimard, 1992.

³. E. R. Dodds, *Les Grecs et l'Irrationnel*, Champs Flammarion, Paris, 1977, p. 150 : « Si je ne me trompe, Empédocle ne représente pas un type nouveau de personnalité [théorie de Jaeger] mais un type très ancien, le chaman, qui détient tout ensemble les fonctions encore indifférenciées de magicien et de naturaliste, de poète et de philosophe, de prédicateur, de guérisseur et de conseiller public. »

⁴. L. Gernet, « Les Origines de la philosophie » in *Anthropologie de la Grèce antique*, Champs Flammarion, Paris, 1982, p. 23.

losophe dans un autre temps ¹. Empédocle, maître du vent et de la pluie, vêtu de pourpre, ceint de bandeaux et couronné de fleurs, allait « comme un prophète ², comme un prince »... Le poème oraculaire d'Empédocle dit la rencontre de la « raison » en train de naître avec la tradition ancienne des « hommes divins » : Aristéas de Proconnèse, Épiménide, Hermotimos de Clazomènes, ou Abaris... Diogène Laërce ne rapporte-t-il pas que, selon l'orateur Alcidas, Empédocle suivit l'enseignement d'Anaxagore et de Pythagore. Il emprunta à l'un ses théories sur la nature, à l'autre un modèle de vie austère et son ascétisme ³.

Voici encore, chez Héraclite, l'ivresse orgiastique, la possession par le dieu et aussi une interprétation du monde comme un ensemble structuré qui n'a pas d'origine divine et qui précède la divinité. C'est le *logos* qui le dévoile dans sa vérité essentielle :

« Pour qui donc prophétise Héraclite d'Éphèse ? Pour les errants de la nuit : magiciens, possédés, bacchantes, mystes. Il les menace de ce qui viendra après la mort, il leur prophétise le feu : car ils sont initiés sans piété aux cultes reconnus mystères parmi les hommes. » [DK 22 B 14]

« La Sibylle, qui, de sa bouche délirante, crie les mots qui n'ont pas de sourire, de fard ni de parfum, traverse de sa voix des millénaires par le pouvoir du dieu. » [DK 22 B 92]

« Ce monde, le même pour tous, n'a été créé par aucun dieu ni par aucun homme. Mais il était toujours, il est, il sera, feu toujours vivant, s'allumant

¹. Voir Empédocle, [DK 31 B 112], in Y. Battistini, *Trois présocratiques*, Tel, Gallimard, 1988 : « O mes amis, qui habitez la grande ville, penchée au-dessus de l'Acragas au limon d'or, dans les hauteurs de la citadelle, hommes épris du bien, havres pleins de respect pour l'étranger, vous que le mal n'a point souillés, je vous salue. C'est moi : je viens délivré à jamais de la mort, dieu immortel, que tous vénèrent, comme il sied, et les bandelettes me couronnent et les guirlandes ont éclos leurs fleurs pour moi. Aussitôt qu'avec mes adorateurs, j'ai pénétré dans les cités florissantes, hommes et femmes me comblent d'honneurs, et marchent à ma suite, innombrables, m'interrogeant sur le sentier qui mène au gain ou bien désirant des oracles ; et ceux qui depuis longtemps sont transpercés par les couteaux de la douleur, veulent pour toutes les maladies connaître de moi la parole qui sauve. »

². La divination était en effet une des qualités du sage. Ce fut même le cas pour Thalès, qui prédit, comme le rapporte Plutarque dans la *Vie de Solon*, 12, que le lieu de sa sépulture deviendrait plus tard la place principale des Milésiens.

³. Voir Diogène Laërce, *Vies et Opinions des philosophes illustres*, VIII, 56.

avec mesure et s'éteignant avec mesure. »¹ [DK 22 B 30]

Enfin, chez Démocrite on trouve, par son approche matérialiste et sa théorie des atomes, les éléments, peut-être, d'un « désenchantement » du monde. Chez l'atomiste « le divin est une conception de l'esprit »². Les « spéculations »³ de l'Abdéritain (il ne s'agit pas en effet d'expérimentation,

¹. Pour C. Ramnoux (*Héraclite ou l'homme entre les choses et les mots*, Les Belles Lettres, 1968, p. 105) la lecture de ce fragment est difficile : « [...] la lecture n'est pas seulement un art de faire l'analyse grammaticale correcte des phrases. Faite au contact des choses, la lecture est inséparable de l'art de les regarder. » Héraclite, fidèle à la tradition hésiodique, refuse la solution créationniste (aucun démiurge n'a fait le *cosmos*), mais s'oppose à la formule physique : le monde est né tout seul ou de rien. Ce *cosmos* (c'est-à-dire cet arrangement des choses) est éternel : il était, est et sera. Le *cosmos* chez Héraclite a deux sens possibles : le *cosmos commun* et le *cosmos particulier* qu'il faut distinguer des deux interprétations stoïciennes du *cosmos* (à savoir : le *monde-ci* et le *monde embrassant absolument tout*) auxquelles songe peut-être Clément d'Alexandrie, le citateur, qui aurait peut-être ajouté la précision à propos du *cosmos* le même pour tous. Deux lectures du fragment sont possibles : une poétique qui dévoile des sens divins et une autre scientifique. Pour M. Conche, (*Héraclite, Fragments*, P.U.F., 1986, p. 281) la nature organisée en *cosmos* depuis toujours, n'est pas l'œuvre des dieux : seul le philosophe libéré des idées traditionnelles et des fictions, voit, par le *logos*, le monde tel qu'il est. Chez J. Beaufret, dans son *Dialogue avec Heidegger*, (Les Éditions de Minuit, vol. 1, 1973, p. 25) le *kosmos* d'Héraclite évoque « un arrangement, une disposition des choses dont on parle. [...] une disposition grâce à laquelle elles apparaissent au comble de leur éclat. C'est bien pourquoy, dans Homère, le mot signifie *parure*, le propre de la parure n'étant pas seulement de briller par elle-même, mais surtout de mettre en valeur celui ou celle qui porte la parure. »

². *Etymologicum genuinum*, [DK 68 B 129].

³. Il faudrait peut-être plutôt parler de *théories*, le mot d'origine latine *spéculation* étant réducteur de sens et traduisant une opposition, qui n'est pas dans l'esprit grec, avec l'idée de *pratique*. Il faut préciser, en effet, que la *théorie*, pour un Grec, est la *praxis* à son niveau le plus haut. Thalès de Milet, à la fois marchand, ingénieur, homme politique, mathématicien et astronome, est un bel exemple de cette attitude, même s'il tombe dans un puits alors qu'il se promène, les yeux tournés vers le ciel. Cela dit, la notion d'expérience est absente dans la recherche des causes, à quelques exceptions près. Chez Empédocle [DK 31 B 100] le jeu de la fillette avec la clepsydre à deux ouvertures, – la « voleuse d'eau » –, permet de comprendre le flux et le reflux du sang, propose un modèle explicatif, une « expérience » : deux forces opposées pénétrant à tour de rôle dans le récipient figurent le rythme et la pulsation du sang dans le corps, à l'origine de la respiration. Démocrite aurait fait lui aussi des expériences pour mieux comprendre les secrets des minéraux et des plantes. Selon Vitruve (liv. IX, intr.), il serait l'auteur d'un livre intitulé *Cheiro tometon*, consacré à des expériences d'optique. Toutes celles qu'il avait faites lui-même étaient marquées de son anneau et de cire rouge. (voir Pline, *Histoire nat.*, liv. XXIV, 99-102). Aristote rapporte l'expérience du filtrage de l'eau salée dans le vase de cire (*Histoire des animaux*, VIII, 2, 590 a) qui permet au philosophe d'appuyer sa théorie sur les testacés qui se nourrissent en partie d'eau douce filtrée par les parois épaisses de leur corps.

celle-ci étant à peine connue) le conduisent à affirmer que les *principes* de tous les corps sont les atomes (les pleins) trop petits pour être perçus, et le vide¹. Ces particules de même nature sont en mouvement perpétuel. Ils tourbillonnent², se rencontrent et donnent naissance par des combinaisons aléatoires³, et si leurs formes le permettent, aux corps composés, (les atomes sont en effet crochus). Mais même dans le composé, le tourbillon atomique ne cesse jamais. Le feu, l'eau, l'air et la terre, le soleil et la lune, l'âme sont constitués de telles molécules. Le reste n'est que convention, apparence. Les mondes, non-limités, naissent et périssent selon les lois de la nécessité qu'il appelle « tourbillon »⁴...

Pour certains, tous les physiciens modernes sont les disciples de Leucippe et de Démocrite. En effet le modèle de Démocrite peut être considéré comme annonçant la théorie atomique moderne⁵. Pour d'autres, et

¹. Le fait de définir l'espace qui entoure les atomes comme étant vide est une véritable révolution. En effet il était admis que ce qui *n'est pas* ne peut pas *être* : il ne peut donc pas y avoir, dans ces conditions, d'espace vide.

². Aristote a reproché à Démocrite de ne pas avoir donné d'explication à ces mouvements. Certains doxographes affirment que si les atomes sont mobiles c'est parce qu'ils n'ont aucune raison de se trouver à un endroit plutôt qu'à un autre.

³. Le hasard est en effet responsable de la composition de l'univers et des choses. Mais Aristote (*Physique*, II, IV, 196 a, trad. de J. B. de Saint-Hilaire) ajoute que Leucippe et Démocrite « soutiennent que les animaux et les plantes ne doivent point leur existence et leur reproduction au hasard, et que la cause qui les engendre est ou la nature ou l'intelligence, ou tel autre principe non moins relevé, attendu que la première chose venue ne naît pas fortuitement d'un germe quelconque, mais que de tel germe c'est un olivier qui sort, tandis que de tel autre c'est un homme [...]. » Épicure suppose, non pas un mouvement tourbillonnaire, mais une chute verticale des atomes. Il doit, pour expliquer leur rencontre, imaginer que les trajectoires puissent être déviées à un moment quelconque. C'est *lapareglisis* traduit par Lucrèce par le mot latin *clinamen*. La *déclinaison* des atomes a été critiquée par Cicéron dans le *De natura deorum* (I, 25).

⁴. Sur la doctrine de Démocrite voir Diogène Laërce, IX, 44, 45 [DK 68 A 1] ou Simplicius, *De caelo*, p. 294 [DK 68 A 37]. Démocrite, selon Diogène Laërce [DK 68 A 33] s'est intéressé à l'éthique, à la physique, à la cosmologie, aux mathématiques, à la botanique, à la musique mais aussi à la divination... Le témoignage d'Aristote (*Métaphysique*, *De la génération et de la corruption*) est fort précieux.

⁵. Voir, entre autres, A. Cournot, *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire* ; A. Rivaud, *Histoire de la philosophie*, (1^{er} vol. *Des origines à la sco-*

ce n'est pas contradictoire, l'héritage de la pensée des Éléates et d'Héraclite est évident chez l'atomiste. Nietzsche voit chez Démocrite « une belle nature grecque qui semble froide comme une statue mais brûle d'une chaleur retirée »¹.

L'opposition et le dialogue entre l'intelligence de la raison et les sens, tels qu'ils apparaissent à travers la citation de Galien², sont célèbres et significatifs d'une attitude épistémologique, d'un esprit qui doute. Pour Démocrite, dont on connaît les virulentes critiques sur la religion³, la nature des choses est cependant cachée, dans l'ombre. La vérité de la *physis* que l'on croyait ordonnée et « réalisée » par la raison, est insaisissable : elle ne se révèle qu'en se dérochant, car l'entendement, qui prétend réfuter les sens, se fonde sur leur témoignage pour établir les éléments de ses abstractions⁴ :

« Apparence que la couleur, apparence que le doux, apparence que l'amer ; en fait, les atomes et le vide. [Les sens répondent alors à l'entendement.] Malheureuse raison, qui tire de nous les articles de foi et qui

lastique), P.U.F., Paris, 1948 ; Th. Gomperz, *Les Penseurs de la Grèce*, Payot, 1928 ; B. Russel, *History of Western Philosophy*, Londres, Allen and Unwin, 1946 ; J. Burnet, *Early Greek Philosophy*, *op. cit.*, ...

¹. F. Nietzsche, *Sur Démocrite*, Métaillié, 1990, p. 62.

². Galien, *De medic. empir.*, 1259, 8. Voir Aétius, I, 15 [DK 68 A 125] : « Par nature la couleur n'existe pas. Car les éléments sont sans-qualité, à savoir les compacts et le vide. » ; Aristote, 316 a [DK 68 A 123] : « La couleur : elle n'existe pas. C'est par position [c'est-à-dire par l'assemblage des atomes et la direction prise par eux] qu'il y a couleur. » Voir Y. et O. Battistini, *Les Présocratiques*, *op. cit.*, p. 88.

³. Voir les fragments [DK 68 A 75] ou [DK 68 B 142]. Voir aussi Xénophane le fragment [DK 21 B 15] : « Mais s'ils avaient des mains les bœufs et les chevaux et les lions, et s'ils savaient avec leurs mains peindre et produire des œuvres comme les hommes, chevaux et bœufs peindraient semblables à chevaux et à bœufs les figures des dieux et leur façonneraient des corps semblables à l'apparence que chaque espèce a pour soi. »

⁴. Voir Anaxagore, [DK 59 B 21] : « La faiblesse de nos sens nous rend incapables de discerner le vrai. »

prétends nous réfuter ! Ton triomphe est ta défaite. »¹ [DK 68 B 125]

Les deux fragments suivants révèlent, comme le laisse deviner le surnom de Démocrite que l'on peut traduire par « la Science » ou par « la Sagesse »², un autre visage du savant matérialiste, curieux des choses et des êtres :

« Le poète : tout ce qu'il écrit quand le dieu est en lui et le souffle sacré, est beau souverainement. » [DK 68 B 18]

« L'heureux-don-du-daimon n'est pas dans les troupeaux ni dans l'or non plus. L'âme est la demeure du daimon. » [DK 68 B 171]

Ainsi, définir le *logos* des présocratiques comme un concept à deux faces, discours rationnel et parole sacrée, donne un éclairage particulier à la question des origines de la raison³. On le sait, c'est avec les Grecs, et seulement avec eux, que commence l'histoire de la pensée, c'est-à-dire, depuis Aristote, l'activité de l'esprit. Jamais, auparavant, on ne trouve un système d'explication du monde structuré logiquement permettant de formuler les lois de la nature selon des « principes » intelligibles. Anaxagore voit dans le fait de posséder des mains une explication de l'aptitude à penser

¹. Voir M. Bitbol, « La Clôture de la représentation » in E. Schrödinger, *La Nature et les Grecs*, *op. cit.*, p. 43 : « Démocrite est à la fois le savant de l'antiquité qui, par l'application universelle de sa théorie atomiste, va le plus loin dans le « désenchantement » de la représentation, et celui qui, au travers de son fragment B-125, prouve sa familiarité avec le versant d'ombre contre lequel son savoir est adossé. »

². Voir la *Suda*, [DK 68 A 2]. (On pense que le mot *Suda* n'est pas un nom d'auteur. Suidas, grammairien fantôme, aurait composé vers la fin du X^e siècle un lexique fort précieux pour ses notices et ses témoignages sur des œuvres disparues. Le mot désigne l'œuvre elle-même.) Dans le *Suidae Lexicon* on trouve en effet le mot *Sophia* qui possède les deux valeurs : habileté à faire, science et sagesse (ce sont les Romains qui ont séparé et opposé *sagesse* et *science*) : « [...] Démocrite reçut pour surnom "la Science" [ou "la Sagesse"] et "le Rieur" : les vains efforts des hommes, en effet, le faisaient rire. »

³. Il ne s'agit pas d'opposer l'irrationnel au rationnel, mais d'évoquer deux formes d'intelligence du monde, l'une intuitive, allégorique, l'autre déductive, et déjà scientifique par bien des aspects.

¹ : dans la recherche des causes et des réalités premières des choses ², lier des faits entre eux, est une attitude scientifique. Il s'agit là de « toutes les marques de ce qui s'appelle grec – par opposition à toute autre humanité, et en particulier l'orientale » ³. Mais, si ce discours rationnel caractérise bien en effet le monde grec tel que nous le percevons à travers ce que représentent la subtile symétrie du Parthénon ou l'œuvre, par exemple, de l'historien Thucydide, il n'en est pas moins vrai que le fond antique, les mythes, la beauté des choses qu'ils dessinent, Orphée, Dionysos et Apollon ⁴, la force frémissante et étrange de la vie ⁵, la présence belle et terrible des dieux sont les antécédents mystérieux de la parole grecque...

Ce déploiement de la parole est l'originalité grecque.

Olivier BATTISTINI

¹. Voir Aristote, *Parties des animaux*, IV, X, 687 a 7 [DK 59 A 102], trad. Jean-Paul Dumont : « Anaxagore dit que l'homme est le plus raisonnable des animaux parce qu'il a des mains. Mais il est plus logique de penser que c'est parce qu'il est le plus raisonnable qu'il a reçu des mains, car les mains sont des outils, et la nature dispense toujours à chacun, comme le ferait un homme raisonnable, ce dont il est capable de se servir. »

². Selon Simplicius, ce n'est qu'avec Anaximandre peut-être, en tout cas de manière définitive avec Aristote, que l'*archè* deviendra le « principe » des savants et des philosophes.

³. Voir W. F. Otto, *Les Dieux de la Grèce*, Payot, Paris, 1981, p. 36. L'idée d'une pensée grecque héritière des matériaux empiriques rassemblés par les cultures orientales était soutenue par les Grecs eux-mêmes. On pense par exemple à Flavius Josèphe, *Contre Apion*, I, 2 ; à Aétius, *Opinions*, I, III, I ; à Jamblique, *Vie pythagorique*, 12 ; à Hérodote, II, 109, etc. Mais il semble bien, même s'il faut nuancer et rester prudent, que la « philosophie » soit une invention spécifique à la Grèce, et qu'il soit difficile de parler de philosophie en dehors du monde grec.

⁴. Avec Apollon l'Oblique, la parole est énigmatique : elle dit et ne dit pas, elle fait signe.

⁵. Voir Empédocle [DK 31 B 118] : « J'ai pleuré, j'ai sangloté à la vue de cet insolite pays. » Ce fragment a été placé par René Char avec le [DK 22 B 71] d'Héraclite (« Il faut aussi se souvenir de celui qui oublie où mène le chemin. ») en exergue à la réédition du *Marteau sans Maître* chez J. Corti, en 1948. Voir aussi le fr. [DK 31 B 39].